

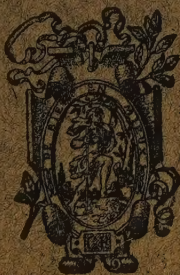
# L'ACTUALITÉ DE L'APOCALYPSE

Leçon faite à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris  
le 5 Novembre 1920

par

MAURICE GOGUEL

Docteur es lettres,  
Professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris



PARIS  
LIBRAIRIE FISCHBACHER  
(Société anonyme)  
33, RUE DE SEINE, 33  
1921  
Tous droits réservés

BS  
2825  
G5  
1921  
GTU  
Storage

Library of the  
Church Divinity School  
of the Pacific

No. 31661 Class FR G613

Ex Dono Purchase

Date 1958

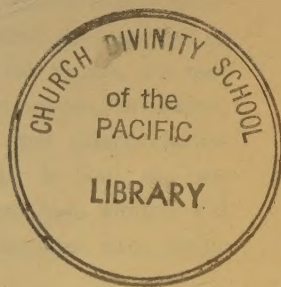
# L'ACTUALITÉ DE L'APOCALYPSE

Leçon faite à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris  
le 5 Novembre 1920

par

MAURICE GOGUEL

Docteur ès lettres,  
Professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris



PARIS  
LIBRAIRIE FISCHBACHER  
(Société anonyme)  
33, RUE DE SEINE, 33  
1921  
Tous droits réservés



BS 2825

G5

1921

~~FR~~  
~~863~~



## L'Actualité de l'Apocalypse<sup>1)</sup>

L'Apocalypse johannique est le plus obscur peut-être de tous les livres de la Bible, à coup sûr de tous ceux du Nouveau Testament. A travers l'histoire de l'Eglise c'est un véritable travail de Sisyphe que l'exégèse a accompli, édifiant successivement pour l'expliquer d'innombrables systèmes dont chacun, à peine proposé, s'écroulait sous le brutal démenti des faits. Il faut admirer le courage des interprètes que tant d'échecs n'ont pas rebutés et qui se sont toujours montrés prêts à élaborer des systèmes nouveaux. L'admiration que mérite une telle persévérance ne nous conduira pourtant pas à l'imiter en ajoutant une explication à celles qui n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif.

Il sera plus utile, pensons nous, en jetant un coup d'œil sur les principaux types d'interprétation qui ont été successivement proposés et défendus, de rechercher quel est le vice organique qu'ils présentent. Ce sera le moyen de voir s'il n'est pas possible de l'éviter en plaçant le problème de l'Apocalypse sur un autre terrain que celui où l'interprétation traditionnelle s'est toujours tenue. Ce terrain nouveau, nous ne nous flattons pas de l'avoir découvert: voilà plus d'un siècle que de hardis pionniers ont commencé à l'explorer. Depuis, il a été parcouru en tous sens et des masses considérables de matériaux précieux ont été réunis. Le moment est venu où il est possible de les utiliser. Nous n'avons pas l'intention, en tentant ce travail, de présenter de l'Apocalypse une interprétation systématique qui rende compte des moindres détails; le jour où une semblable interprétation pourra être donnée est encore bien éloigné s'il doit jamais venir, mais il est du moins possible de montrer dans quelle direction il faut travailler.

Qu'il soit permis d'ajouter que le temps dans lequel nous vivons rend particulièrement actuelle l'étude de l'Apocalypse. Notre monde occidental vient d'être secoué par une crise terrible, dont les contre-coups dureront longtemps encore. Il n'est pas hors de propos d'interroger un voyant qui écrivait à un moment où, dans une crise formidable elle aussi, le monde antique expirant enfantait un monde nouveau. Il a su discerner les signes

---

<sup>1)</sup> Leçon faite à la séance de rentrée de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, le 5 Novembre 1920.

des temps et, derrière les apparences trompeuses, voir les réalités éternelles. Il a donné à ses lecteurs un mot d'ordre, il leur a indiqué une voie à suivre. Si nous savons entendre ses leçons, il nous montrera la route où il faut marcher pour que de ce monde où il y a tant de ruines, jaillisse un monde nouveau, dont on puisse dire ce que l'auteur de l'Apocalypse entendit proclamer aux voix célestes : « La royauté du monde a été remise à notre Seigneur et à son Christ, ils règneront aux siècles des siècles » (11, 15).

Ce n'est pas ainsi, il est à peine besoin de le dire, que l'actualité de l'Apocalypse a été comprise par la longue théorie des enthousiastes et des inspirés qui, dans l'ancienne Église, au moyen âge et jusque de nos jours, en ont fait leur livre de chevet. Si elle a été pour eux le livre de la révélation de Dieu ce n'est pas parce que, en face des difficultés, des tentations, des ruines, l'esprit de Dieu leur montrait dans la haute conscience religieuse et morale du voyant, comment l'âme peut associer sa cause à celle de Dieu et la faire ainsi triompher. Pour eux, elle a été le livre des révélations divines en ce sens que Dieu, croyaient-ils, y faisait connaître à l'avance les péripéties d'un drame qui doit un jour se dérouler sur la terre et dans lequel sombrera l'économie actuelle. Il ne faut pas méconnaître la valeur religieuse immense qu'a eue, que peut avoir et qu'a encore pour des milliers de lecteurs une semblable conception de l'Apocalypse. Par elle bien des âmes ont été réconfortées, soutenues, relevées, mais il faut l'avouer, cette manière de comprendre l'Apocalypse a souvent produit des fruits malsains, elle a nourri la ferveur des fidèles, soutenu leur zèle, vivifié leurs espérances, mais aussi exalté leur orgueil, alimenté leurs haines, excité leur esprit de vengeance, nourri leurs inimitiés. Et sans doute il est juste que le mal soit haï, que les ennemis de Dieu soient démasqués, que les adorateurs de la bête soient stigmatisés, mais qui pourrait affirmer que parmi les lecteurs enthousiastes de l'Apocalypse la haine du péché n'ait parfois couvert l'inimitié contre des pécheurs et le ressentiment contre des adversaires ? Et qui sait si, dans certains milieux, l'Apocalypse n'a pas dû quelque chose de la vogue dont elle a joui au fait qu'elle paraissait justifier, peut-être même suggérer, des sentiments auxquels le cœur humain n'est que trop naturellement enclin ?

Mais ce n'est pas discuter d'une manière adéquate un système d'interprétation que de montrer qu'il est de nature à favoriser l'éclosion de sentiments qui ne sont pas purement évangéliques. Après tout, les auteurs du Nouveau Testament ont été des hommes et il ne faut pas s'étonner que le voyant de l'Apocalypse ne se soit pas toujours tenu à des sentiments parfaitement mesurés à l'égard de ceux qu'il regardait et qui étaient les ennemis de sa foi et de son Dieu et qui menaçaient de devenir ses meurtriers.

Nous n'essayerons pas de faire des interprétations que l'on a succe-

sivement proposées, un historique suivi <sup>1)</sup> ni d'en donner une énumération détaillée. Le travail dépasserait, et de beaucoup, le temps dont nous disposons. Il serait d'ailleurs singulièrement fastidieux. Relevons seulement les quelques types principaux auxquels, les détails accessoires mis à part, peuvent se ramener les explications de l'Apocalypse qui ont été, l'une après l'autre, proposées.

Si l'Apocalypse est l'histoire anticipée d'événements qui, au moment où écrivait l'auteur, étaient des événements futurs et qui, pour une part, le sont encore, toute une série de questions se présentent l'une après l'autre. Chacune réclame impérieusement sa solution, mais aucune ne peut être résolue autrement que par une décision toute arbitraire. En se plaçant au point de vue de l'auteur de l'Apocalypse on ne peut, en effet, rien dire de décisif ni pour ni contre aucune des hypothèses entre lesquelles il faut choisir. C'est en définitive suivant son initiative personnelle que chaque exégète décide. En d'autres termes, ce qui lui dicte son interprétation ce n'est ni l'esprit, ni la lettre du texte qu'il a sous les yeux, ce sont ses préoccupations personnelles et les idées préconçues que son imagination lui fait retrouver sans effort dans le texte sacré. On peut dire que s'il a fallu beaucoup d'imagination pour écrire un livre aussi plein d'allégories et de symboles que l'Apocalypse, on en a dépensé bien plus encore à l'interpréter.

Mais il convient d'illustrer ce que nous venons de dire par quelques exemples. Quand on lit l'Apocalypse sans parti pris on est frappé de ce que, sur certains points, on croit assister à de véritables reprises. L'intérêt est tenu en suspens, on croit assister au moment culminant du drame, le dénouement semble imminent et voici que brusquement on est reporté en arrière et que tout paraît recommencer. La vision du livre scellé de sept sceaux fournit un exemple caractéristique de ce fait. Le voyant décrit en six scènes les signes avant-coureurs du drame final, puis, dans un tableau sublime, il montre, pressée autour de l'Agneau, la foule innombrable de ses rachetés.

Nous entendons leur cantique ainsi que celui des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux. L'un des vieillards célèbre le bonheur de ceux qui sont venus de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau: « l'Agneau, dit-il, les paîtra et les conduira aux sources vivifiantes et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (7, 17). L'émotion est à son paroxysme. Il n'y a plus, semble-t-il, qu'à assister à l'anéantissement des derniers ennemis de Dieu. L'attente du lecteur cependant est déçue: quand le septième sceau a été brisé, il se produit

---

<sup>1)</sup> Sur l'histoire de l'interprétation de l'Apocalypse voir W. BOUSSET, *Die Offenbarung Johannis* (Krit. exeg. Komm. von H. A. W. MEYER, XVI<sup>e</sup>), Göttingen, 1906, pp. 49—119.

dans le ciel un silence d'une demi-heure (8, 1), puis paraissent sept anges à qui sont données sept trompettes (8, 2) et ainsi est introduit un second scénario à sept tableaux dont on ne peut dire que chacun présente, par rapport au tableau correspondant de la vision du livre, un progrès bien marqué. Quel rapport y a-t-il entre ces deux séries? Sont-elles parallèles ou successives? Rien dans le texte ne recommande expressément l'une ou l'autre hypothèse. Si la manière dont les deux morceaux sont reliés l'un à l'autre donne bien l'impression d'une combinaison littéraire quelque peu artificielle, il faut, d'autre part, reconnaître que la reprise, si reprise il y a, aurait dû être indiquée par l'auteur qui ne pouvait guère laisser à ses lecteurs le soin de la deviner. Partisans et adversaires du parallélisme — ou, pour employer l'expression consacrée, de la récapitulation — peuvent donc invoquer des arguments d'à peu près égale valeur, ou plutôt, pour exprimer plus exactement les choses, si l'on se place sur le terrain de l'exégèse traditionnelle, on manque de critère pour résoudre le problème: on adopte l'une ou l'autre hypothèse suivant qu'elle paraît davantage favoriser le système que l'on désire trouver dans l'Apocalypse ou contredire celui qu'on est préoccupé de combattre.

Nous avons cité la vision du livre et celle des trompettes, nous aurions pu ajouter celle des coupes, nous aurions pu citer le dragon du chapitre 12 et la bête, ou plutôt les bêtes du chapitre 13, les autres bêtes du chapitre 17 et le serpent du chapitre 20. Et il serait facile de faire beaucoup plus longue la liste des exemples qui prouvent que le problème de la récapitulation ne se pose pas seulement à propos de quelques points de détail, mais domine toute l'interprétation de l'Apocalypse.

Il y a d'autres questions non moins graves qui réclament, vainement elles aussi, leurs solutions. Qu'il y ait dans l'Apocalypse des éléments symboliques et allégoriques, c'est ce qu'on ne saurait contester. Qui pourrait croire, en effet, que l'auteur de ce livre ait conçu le Christ comme un agneau, ou plutôt comme un jeune bœuf immolé? Qui pourrait supposer qu'il a jamais pu se représenter, d'une manière concrète et plastique, les images aux traits, sinon contradictoires du moins incohérents, qui abondent chez lui? Mais la question est de savoir jusqu'où exactement va l'élément allégorique? Faut-il, comme quelques-uns l'ont pensé, croire que l'auteur a seulement voulu dépeindre l'hostilité des puissances du mal contre Dieu et qu'au lieu de traduire ses idées en termes abstraits il les a enveloppées dans le riche et éblouissant langage de la poésie orientale, en telle sorte que ceux qui cherchent à saisir le sens de chaque détail et la portée de chaque tableau se méprendraient complètement sur les desseins de l'auteur et lui prêteraient des intentions et une pensée qui n'ont jamais été les siens? Quelques-uns l'ont cru et ont essayé de donner de l'Apocalypse une interprétation toute symbolique et, même si on a l'impression qu'ils se trompent, on ne peut nier que leur thèse, en somme, ne

soit soutenable. Mais d'autres, et en grand nombre, pensent que ce serait méconnaître le caractère de l'Apocalypse que d'y réduire l'allégorie à n'y être que l'expression symbolique d'un conflit abstrait d'idées. Ils veulent y voir la traduction d'un drame concret et ils invoquent à l'appui de leur interprétation le ton même, ardent et passionné du livre. Ici encore on ne voit pas au nom de quel principe objectif on pourrait accueillir ou repousser l'idée d'une interprétation réaliste.

Et si on croit reconnaître dans l'Apocalypse la traduction plus ou moins figurée et poétisée d'un drame réel, quel est ce drame? Les opinions sont diverses: La majorité des interprètes pense que c'est dans les événements de son temps que l'auteur prend son point de départ, mais il en est aussi, tel, au XVI<sup>e</sup> siècle, le protestant Bibliander, qui croient que c'est toute l'histoire du monde que l'apocalypticien a entendu retracer en abrégé. Pour la plupart des exégètes l'Apocalypse décrit un drame continu mais quelques-uns, tels au XVI<sup>e</sup> siècle le Jésuite François Ribeira, pensent que le voyant saute brusquement des événements dont il est le témoin à ceux qui se dérouleront à la fin du monde. Et parmi ceux pour qui l'Apocalypse est toute entière orientée vers l'avenir, que d'opinions divergentes même sur les principes! Trois types d'interprétation peuvent être distingués suivant qu'on voit dans l'Apocalypse un tableau qui des événements contemporains de l'auteur passe au drame final, ou bien un résumé de l'histoire de l'Eglise, ou encore un sommaire de l'histoire du monde.

C'est surtout à partir du moyen âge que ces théories ont été développées et il ne paraît pas douteux que c'ait été, sinon exclusivement du moins en grande partie sous l'influence de ce grand courant d'illumination et d'exaltation qui a donné naissance à tant de sectes et qui a agité les foules de ces grands frissons collectifs comme il s'en produisit notamment aux environs de l'an mil.

Voici d'abord le donatiste Ticonius qui, vers 380, trouve décrits dans l'Apocalypse les souffrances et les épreuves de son Eglise persécutée par les catholiques qui lui reprochaient la rigueur excessive de sa discipline et craignaient la concurrence un moment redoutable qu'elle leur fit en Afrique.

Plus tard c'est l'abbé Joachim de Flore qui, tout à la fin du XII<sup>e</sup> ou au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, présente un système d'interprétation évidemment suggéré par des idées qui ont leur origine, en partie au moins, ailleurs que dans la Bible. Il calcule que la nouvelle alliance durera 42 générations soit 1260 ans, puis à l'ère du Père et à celle du Fils succédera celle du Saint Esprit qui durera 1000 ans et sera inaugurée par la réapparition corporelle du Christ. Ce sera l'ère des moines succédant à celles des prêtres (la nouvelle alliance) et à celle des gens mariés (l'ancienne alliance). La corne du premier animal présenté dans le chapitre 13 c'est,

pour lui, Mahomet, sa blessure ce sont les croisades. Les détails de ce genre abondent. Il est superflu de s'y arrêter. Ce qui frappe c'est leur extrême précision. C'est ainsi qu'Annius de Viterbe qui reprit et développa le système de Joachim de Flore, rapportant lui aussi le chapitre 13 à l'Islam, calculait la fin du monde pour l'an 1481.

Dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle il faut citer le grand exégète Nicolas de Lyre dont la vaste compilation a exercé sur toute l'interprétation biblique de la fin du moyen âge une si grande influence et à qui Luther est redevable, comme on le sait, d'une bonne part de sa science biblique. Nicolas de Lyre a présenté l'Apocalypse comme un résumé de l'histoire du monde depuis la venue du Christ. L'ouverture des sceaux, par exemple, se rapporte aux persécutions jusqu'à l'époque de Domitien, les sonneries de trompettes aux hérésies, les sept coupes aux croisades. La seconde bête du chapitre 13 est Mahomet. Le cavalier monté sur un cheval blanc, le fidèle et le véridique que le voyant aperçoit dans les cieux ouverts, c'est Baudouin I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem. Le début du règne de 1000 ans, l'enchaînement de Satan et son emprisonnement dans l'abîme n'est autre chose que la fondation de l'ordre des Frères Prêcheurs. Il est inutile d'ajouter que c'est à cet ordre qu'appartenait Nicolas de Lyre.

Chez les précurseurs de la Réforme, notamment dans l'entourage de Wycleff, l'interprétation de l'Apocalypse devient une arme contre la papauté. L'attitude de Luther lui-même est très caractéristique à cet égard et mériterait d'être examinée de près. On connaît la grande liberté avec laquelle certains livres du Nouveau Testament ont été traités par lui. Il en est, l'Apocalypse est du nombre, qu'il a d'abord jugés avec une grande sévérité et pratiquement séparés des autres en les reléguant dans une sorte d'appendice de sa traduction du Nouveau Testament. Dans la préface de 1522 il déclare ne pas croire que l'Apocalypse soit un livre apostolique et prophétique. « Je la mets, dit-il, presque au niveau du quatrième livre d'Esdras et je ne puis trouver qu'il ait été inspiré par le Saint Esprit... Mon esprit, conclut-il, ne peut s'accommoder de ce livre. » Mais un revirement ne tarde pas à se produire dans ses idées. La crainte des conséquences que l'on pourrait tirer des principes posés par lui, d'une part, et d'autre part les nécessités de la polémique pour laquelle il avait besoin de pouvoir s'appuyer sur une autorité incontestable le ramenèrent à une conception plus rigide de l'inspiration de l'Écriture. En ce qui concerne l'Apocalypse une considération particulière intervint en outre. Dès 1528 son attention fut appelée sur l'intérêt que pouvait présenter l'interprétation antipapale de ce livre et il publiait un commentaire composé en 1390 dans l'entourage immédiat de Wycleff où cette interprétation était développée. Il ne devait pas tarder à la reprendre à son compte. Dans le cadre d'une exégèse qui, dans les grandes lignes, s'inspire de Nicolas de Lyre, Luther développe ses idées particulières. Les deux bêtes du cha-

pitre 13 sont la papauté et l'empire ligués contre la vérité évangélique. La grande prostituée assise sur sept montagnes, c'est l'Eglise de Rome.

Mélancthon précise sur quelques points les idées de Luther. Les quarante-deux mois ou 1260 jours pendant lesquels la ville sainte doit être foulée aux pieds par les païens sont 1260 ans. Il les fait partir de 257 ou de 261, début de l'hérésie de Paul de Samosate, de sorte qu'ils se terminent en 1517 ou en 1521, c'est-à-dire au début de la Réforme ou à la Diète de Worms.

L'interprétation antiromaine de l'Apocalypse a prévalu dans le protestantisme. Beaucoup de fidèles de nos églises sont persuadés, encore aujourd'hui, que la grande prostituée assise sur sept montagnes personnifie l'Eglise catholique romaine et que le pape incarne l'antichrist.

Souvent les interprètes de l'Apocalypse ont prétendu pouvoir calculer à l'avance la date où viendrait la fin du monde. John Fox, en 1587, la prévoit pour 1594. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Bengel calcule qu'elle viendra en 1836, mais le cas le plus curieux est celui de l'Anglais Whiston qui, après avoir annoncé le commencement du règne de 1000 ans pour 1706, reprit ses calculs lorsqu'ils eurent été démentis par les faits et donna la date de 1744. Une seconde déception ne le découragea pas, mais le rendit seulement plus prudent. Il ne fixa plus cette fois l'avènement du règne messianique qu'à l'année 1866, laissant ainsi à ses successeurs le soin de reviser une troisième fois ses calculs, si cela devenait nécessaire.

Il est inutile, nous semble-t-il, de citer d'autres exemples. Nous nous en voudrions cependant de ne pas nommer ici le fameux Hengstenberg qui dans Gog et Magog assemblés par Satan après le règne de 1000 ans, lequel part de la conversion de la Germanie au christianisme, voyait les excès de la démagogie en 1848.

Et que l'on ne pense pas qu'il s'agisse ici de combinaisons et d'interprétations qui appartiennent au passé. Nombreux sont aujourd'hui encore ceux qui prétendent calculer le moment de la fin du monde. Une petite brochure publiée avant la guerre annonçait l'enlèvement des 144,000 élus au ciel pour le mardi 26 février 1924 ou le mardi 2 février 1926 à 3 heures du soir à Jérusalem, ce qui équivalait, a-t-on soin de préciser, à midi 47 à Paris, 1 h. 04 à Genève et 7 h. 44 du matin à New-York. Le même document nous apprend que ce sera le 2 mai 1929 ou le 9 avril 1931 que le Christ descendra du ciel à Jérusalem pour détruire les méchants et régner sur les nations pendant 1000 ans.

Je pourrais encore citer un volume que, je l'avoue, je n'ai pas lu mais qui d'après ce qu'écrit une simple lectrice qu'il a convaincue « traite tout (*sic*) l'Apocalypse mot par mot et explique tous ces (*sic*) symboles ». Ce qu'expose ce livre qui porte un titre significatif « le mystère accompli » c'est que « nous sommes au temps de la fin, que notre Seigneur est présent,

venu comme un voleur dans la nuit, et que le serviteur fidèle et prudent est venu dans la personne de l'auteur du livre ».

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer combien arbitraire, peu fondée et en somme inspirée par des préoccupations étrangères à l'exégèse est, en général, l'interprétation de l'Apocalypse. Nous indiquerons cependant un autre argument qui renforce singulièrement l'impression qui se dégage de la revue rapide et si incomplète que nous avons passée. Nous voulons parler de la diversité et de l'absurdité des interprétations qui ont été données du nombre 666. On sait comment se pose la question. On lit à la fin du chapitre 13: « Que celui qui a de l'intelligence examine le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, son nombre est 666 ». Toutefois certains témoins du texte lisent 616. Qu'est-ce qu'un nombre d'homme? On est d'accord pour penser que c'est le nombre qu'on obtient en additionnant la valeur numérique des lettres d'un nom propre. On sait, en effet, que dans les langues anciennes les lettres tiennent lieu de chiffres. Ceci étant, il semble établi, depuis Reuss, que le nom auquel se rapporte le nombre 666 est de celui de Néron. Si l'on écrit, en effet, en caractères hébraïques la formule « Néron César », et qu'on additionne la valeur des lettres qui la constituent, on obtient les nombres 666 ou 616, suivant qu'on a pris la forme grecque Nérôn ou la forme latine Nero. Aucune des autres interprétations qui ont été proposées n'est en état d'expliquer la double leçon 616 666. Cela n'empêche pas que nombre d'exégètes aient proposé des explications différentes. On a retrouvé successivement derrière le nombre mystérieux, Trajan, Hadrien, l'empereur romain en général, Caligula, l'empire latin, le César romain, Jules César représenté comme fondateur de l'empire romain par Nemrod, fils de Couth, fondateur de l'empire babylonien, etc., ou encore T'hom Kadmonija, le monstre primitif de la mythologie babylonienne. Mais il y a mieux, car les interprétations auxquelles nous faisons allusion se rapportent à des personnages ou à des notions qui ont leur place dans l'horizon historique de l'apocalypticien. On a soutenu, et cela le plus sérieusement du monde, que le nombre 666 était la désignation prophétique d'êtres qui ne devaient voir le jour que de longs siècles après le moment où fut composée l'Apocalypse. C'est ainsi qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, Hubert de Casale pensait trouver le pape Benoît XI dans la bête de l'Apocalypse. Si l'on additionne, en effet, la valeur numérique des lettres qui forment le nom grec ΒΕΝΕΔΙΚΤΟΣ, on trouve le nombre 666. La prophétie peut servir chaque fois qu'un pape du nom de Benoît occupe le trône pontifical. Dans 666 on peut aussi trouver Mahomet dans la forme grecque ΜΑΟΜΕΤΙΣ et il n'est pas sans intérêt de signaler qu'en 1816, un certain abbé Würtz, exposait dans un ouvrage sur les précurseurs de l'antichrist qu'une guerre, provoquée par l'antichrist, éclaterait en 1912 alors qu'il y aurait sur le trône de Constantinople un sultan du nom de Mahomet. La guerre balkanique est venue lui donner raison.

Un peu plus tard on rencontre assez couramment en Angleterre une interprétation d'après laquelle le nombre 666 se rapporterait à Napoléon. Il est vrai que pour obtenir le nombre exact on est obligé de prendre, sans raison plausible, la forme dative ΝΑΠΟΛΕΟΝΤΙ<sup>1)</sup>. On a aussi trouvé que le personnage visé devait être Napoléon III, parce que, si l'on additionne celles des lettres du nom Louis, en latin Ludovicus, qui servent dans le système de la numération romaine, on obtient 666.

Il y a deux ans, une revue proposait d'identifier l'antichrist à l'empereur d'Allemagne, avec la formule « Guillaume II de Hohenzollern le troisième et dernier empereur d'Allemagne<sup>2)</sup> ». Malheureusement, en donnant aux lettres de cette formule la valeur que leur attribue leur rang dans l'alphabet on obtient 667 et non 666. Ne regrettons pas outre mesure de ne pouvoir retenir cette séduisante formule, car si l'on écrit en caractères hébreux Wilhelm II von Hohenzollern<sup>3)</sup> ou en caractères grecs ΒΙΛΗΛΜΙΣ ΚΑΙΣΕΡ<sup>4)</sup> et qu'on additionne la valeur des lettres on obtient 666.

Gardons-nous cependant de triompher. Nous ne savons pas, en effet, s'il n'y a pas quelqu'un des chefs politiques ou militaires de l'Entente dont le nom ait fourni aux calculateurs d'outre-Rhin l'occasion de semblables combinaisons.

Nous avons gardé pour la fin la plus piquante peut-être, la plus imprévue à coup sûr, des explications du nombre fatidique. Elle a été proposée par un aumônier militaire du culte israélite, le rabbin David Berman, qui a fait observer que l'on allait chercher bien loin une explication pourtant bien naturelle et que 666 c'était évidemment la traduction numérique de יֵשׁוּעַ נָצְרִי, c'est-à-dire de « Jésus de Nazareth<sup>5)</sup> ». Il est impossible de démontrer plus spirituellement la vanité des recherches dont nous venons de donner un rapide aperçu.

Dans le même ordre d'idées, on peut signaler que le critique anglais Salmon a montré que le nombre fatidique se retrouvait dans son propre nom. On l'a découvert aussi dans celui de Timothée Colani, le brillant directeur de l'ancienne *Revue de Strasbourg*.

L'histoire montre ainsi l'incapacité radicale de l'exégèse traditionnelle à expliquer l'Apocalypse et cela nous rappelle le mot qu'un éminent théologien conservateur disait un jour à un de nos amis: « L'Apocalypse est pour moi un livre fermé que je renonce à comprendre ». L'attitude résignée de ce théologien n'est pas exceptionnelle. Nombreux sont les fidèles de nos églises pour qui l'Apocalypse est dans la Bible comme si elle n'y était pas ou plutôt pour qui elle n'existe que par quelques paroles qui,

<sup>1)</sup> Interprétation rappelée par C. PITOLLET, *Mercur de France* du 15 juillet 1918, p. 791 s.

<sup>2)</sup> *Mercur de France* du 15 juin 1918, p. 761.

<sup>3)</sup> *L'Opinion* du 17 juillet 1915, p. 44.

<sup>4)</sup> *Mercur de France* du 15 juin 1918, p. 761.

<sup>5)</sup> *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> juillet 1918, p. 190.

détachées de leur contexte, brillent comme de purs joyaux: « Voici je me tiens à la porte et je frappe... (3, 20). Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur... (11, 13). La mort ne sera plus... » (21, 4). Mais qu'eût dit de cette diminution de son œuvre l'auteur de l'Apocalypse qui a eu soin de placer à la fin de son livre ce solennel avertissement: « Si quelqu'un retire quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retirera sa part de l'arbre de vie et de la ville sainte décrite dans ce livre »? (22, 19).

Faut-il se résigner à une mutilation du Nouveau Testament? Nous ne le croyons pas, pour notre part, et nous voulons maintenant essayer de montrer que la critique historique rend à la piété chrétienne un service, dont la valeur ne saurait être exagérée en lui fournissant la clef qui lui permettra d'entrer dans le sanctuaire et de retrouver un livre qui, si on le comprend bien, nous fait assister au plus saisissant des drames de conscience, à la lutte, aux souffrances et au triomphe de l'âme chrétienne en conflit avec le monde antique.

\* \* \*

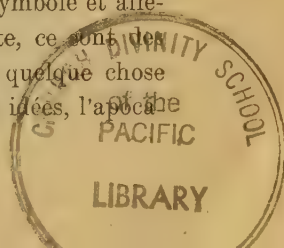
En nous plaçant sur le terrain de l'histoire, la première chose que nous ayons à faire pour comprendre l'Apocalypse c'est de la remettre dans le milieu auquel elle appartient. Nous constatons tout de suite que l'Apocalypse johannique n'est pas une œuvre isolée et qui par conséquent ne peut être expliquée que par elle-même. Elle appartient à un genre littéraire bien défini qui a eu ses règles et ses traditions qu'il faut connaître, si on ne veut pas s'exposer à de grossières méprises. Dans la Bible, sans parler de morceaux plus ou moins étendus qui se trouvent encastés dans certains livres soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, nous avons un type parfait d'apocalypse dans le livre de Daniel que nos Bibles françaises, après la Vulgate latine et la version grecque des Septante, rangent parmi les prophètes, tandis que le canon hébraïque le mettait parmi les hagiographes. En dehors de la Bible un certain nombre d'apocalypses ont été conservées. Il suffit de nommer le livre d'Hénoch, le quatrième Esdras, le Pasteur d'Hermas. Tous ces livres présentent un certain nombre de caractères communs qui constituent une tradition apocalyptique dont il faut tenir compte pour expliquer n'importe quelle apocalypse. Pour indiquer brièvement quelques-uns des éléments caractéristiques de cette tradition, le plus simple sera de marquer les différences qu'il y a entre l'apocalyptique et la prophétie, avec laquelle on est parfois tenté de la confondre et dont elle se rapproche au moins en ceci qu'apocalypse et prophétie sont l'une et l'autre orientées vers l'avenir<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Sur l'ensemble de cette question voir AUGUSTE SABATIER, *L'Apocalypse juive et la philosophie de l'histoire*; *Revue des Etudes Juives*, avril-juin 1900, t. XL, pp. LXV-LXXVI.

Les prophètes n'embrassent qu'un horizon relativement limité, ils envisagent les événements politiques dont ils sont les témoins, en supputent les conséquences, en prévoient le développement, mais, en somme, ne portent leur regard que sur l'avenir immédiat. Leurs prévisions sont celles d'hommes politiques avisés et prudents, guidés par des principes religieux et moraux très fermes. Leurs avertissements ont une portée pratique. Il s'agit pour eux de conduire leur peuple dans les voies de la justice voulue par le Dieu très saint. Le langage qu'ils emploient est direct. Les images dont ils font un fréquent usage sont simples et vivantes, on peut les comparer à celles dont s'est servi Jésus. Enfin les prophètes ont, à un très haut degré, le sentiment d'être des inspirés. C'est l'esprit de Dieu dont ils sont remplis, qui les fait parler. Ils ont conscience d'être dépositaires de quelque chose de l'autorité même de Dieu.

Sur tous les points que nous venons d'énumérer l'apocalyptique présente avec le prophétisme un contraste frappant. D'abord l'horizon qu'embrassent les auteurs d'apocalypses est bien plus vaste que celui sur lequel les prophètes portent leur regard ; il ne comprend pas seulement des événements imminents, mais toute l'histoire du monde et des empires dans le passé et dans l'avenir et surtout le dénouement du drame de l'histoire et le passage de l'économie actuelle à l'économie future. Tandis que le point de vue du prophétisme était immanent, les prophètes n'embrassant pas autre chose que l'histoire au sein de laquelle ils se trouvaient, le point de vue des apocalypticiens est transcendant. C'est en dehors de l'évolution de l'histoire qu'ils se placent, puisqu'ils cherchent à saisir non seulement son cours tout entier mais encore l'avènement d'un monde nouveau. Le but qu'ils poursuivent est, par là, rendu assez différent de celui que les prophètes ont en vue. Pour eux il n'est plus question d'agir sur les lecteurs de manière à leur inspirer des résolutions et une attitude qui écartent les dangers menaçants. Le cours des événements étant immuablement fixé par les décrets divins, il ne s'agit pas de le modifier, mais, en décrivant à l'avance le triomphe de la cause des élus et l'écrasement de leurs ennemis, de reconforter et de soutenir ceux que le spectacle des événements pourrait décourager.

La nature même du contenu des apocalypses et du but que se proposent leurs auteurs a son contre-coup immédiat sur la forme qu'elles revêtent. Le langage direct, même illustré par des images, n'y est pas de mise. L'annonce d'événements aussi mystérieux et aussi complexes que ceux qui marquent la disparition de l'économie actuelle et l'avènement d'une économie nouvelle ne peut se faire que sous des formes enveloppées et par un recours constant au symbole et à l'allégorie, mais symbole et allégorie ne sont pas les produits d'une imagination débordante, ce sont des procédés d'expression, une sorte de langage conventionnel, quelque chose comme une algèbre d'un ordre particulier. Pour exprimer ses idées, l'apoca-



lypticien les traduit en images, il accumule des traits dont chacun exprime un élément de son idée, mais il ne se préoccupe pas de savoir si de la juxtaposition de ces divers traits ne résultera pas un ensemble incohérent qu'il soit absolument impossible de se représenter. C'est ainsi que s'explique le caractère si peu plastique des images de l'Apocalypse; elles sont construites et non vues. Ce serait donc se méprendre complètement sur leur vraie nature que d'essayer de les représenter graphiquement. Pour les comprendre il faut en donner la traduction.

L'emploi de l'allégorie et du symbole dans une apocalypse ne résulte donc pas du tempérament poétique ou imaginaire de son auteur. C'est un véritable procédé. La constatation de ce fait modifie singulièrement l'idée que l'on était, au premier moment, porté à se faire d'un apocalypticien. Là, où on croyait trouver un illuminé, il y a un calculateur. L'apocalyptique appartient non pas à l'époque de l'inspiration, mais à celle des rabbins.

Les apocalypticiens, du moins des auteurs d'apocalypses juives, ont le sentiment de vivre à un moment où l'ère de la prophétie est close. De ce sentiment on trouve un écho très net dans un épisode rapporté au premier livre des Macchabées. Les lévites chargés de purifier le temple après sa profanation par Antiochus Epiphane ne savent que faire des pierres de l'autel. Elles sont sacrées par leur origine, mais elles ont été souillées par les sacrifices païens qui y ont été offerts. On décide de les déposer sur la colline du temple, « en attendant qu'il parût un prophète pour décider de leur sort » (4, 44-46). C'est ce sentiment de n'être pas des inspirés qui explique à la fois l'esprit de combinaison et de patiente étude dont font preuve les apocalypticiens et l'humilité avec laquelle ils dissimulent leur personnalité véritable derrière le nom de quelque grand personnage du passé comme Adam, Hénoc ou Daniel.

Il y a sur ce point une différence importante entre les apocalypticiens juifs et les apocalypticiens chrétiens. Ceux-ci ont, avec tous les fidèles de l'âge apostolique, le sentiment d'être des inspirés. Il est peu de livres du Nouveau Testament qui parlent autant que l'Apocalypse de « l'esprit de la prophétie », mais si les apocalypticiens chrétiens, l'auteur de l'Apocalypse canonique en particulier, sont des inspirés, cela ne les empêche pas de mettre en œuvre les méthodes des apocalypticiens juifs et de se livrer aux mêmes combinaisons et aux mêmes supputations qu'eux.

Avec les rabbins les apocalypticiens ont en commun le zèle pour l'étude de la tradition. Un apocalypticien ne fait pas table rase de ce qui a été écrit avant lui; il recueille au contraire avec un soin pieux la tradition de ses devanciers, la corrige, en combine les divers éléments et cherche à les adapter à la situation où ils se trouve et aux signes des temps qu'il croit discerner. Suivant l'heureuse expression d'Auguste Sabatier, l'apocalyptique est une première forme de la philosophie de

l'histoire<sup>1)</sup>, c'est-à-dire de cette méditation du passé qui cherche à dégager les lois des événements afin de prolonger dans l'avenir les lignes que l'on a cru discerner dans le passé.

Ce souci des auteurs d'apocalypses de recueillir la tradition de leurs prédécesseurs introduit dans leurs images une cause nouvelle de complexité. Ils retiennent des traits qui n'ont plus pour eux de signification précise, mais qui en avaient pour leurs prédécesseurs. La notion de l'antichrist fournit un exemple caractéristique de ce fait. Quelles que soient ses lointaines origines, il est certain que, dans la forme sous laquelle elle nous apparaît dans le livre de Daniel, elle contient certains traits qui se rapportent directement à Antiochus Epiphane, l'adversaire et le persécuteur du culte israélite. Plus tard l'antichrist a été identifié à d'autres personnages, Caligula, Néron, Domitien. Chaque fois des traits nouveaux sont venus s'ajouter sans que les traits primitifs qui n'avaient plus de sens actuel fussent pour cela supprimés. La notion de l'antichrist est devenue ainsi de plus en plus complexe. De la constatation de ce fait se déduit tout naturellement ce principe important pour l'interprétation des apocalypses c'est que certains des traits ou des éléments qu'elles contiennent doivent être expliqués par la tradition apocalyptique et non pas par le sens qu'ils auraient eu pour l'auteur de l'apocalypse considérée.

Ce traditionalisme des apocalypiciens explique l'introduction dans leurs œuvres de notions, d'images, de termes d'origine parfois très diverses et très lointaines qui viennent d'un très vieux fonds d'idées et d'images dont les racines plongent parfois, en partie du moins, dans des mythes tout à fait étrangers au judaïsme. Il est par exemple question dans l'Apocalypse johannique des sept esprits de Dieu (3, 1). L'exégèse traditionnelle explique cette notion par le passage *Esaïe 11, 2*:

L'Esprit de l'Eternel reposera sur lui.  
Esprit de sagesse et d'intelligence,  
Esprit de conseil et de force,  
Esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel.

Mais dans le texte d'Esaïe ces divers esprits ne sont pas personnifiés, il est de plus évident que les termes « Esprit de sagesse et d'intelligence » et ceux qui suivent sont des appositions à Esprit de l'Eternel en sorte qu'il y aurait dans le texte considéré six esprits et non sept. L'explication proposée ne convient donc pas et il est beaucoup plus naturel de penser que nous avons ici une transposition de l'idée juive des sept archanges qui n'est elle-même que la transformation de la doctrine perse des sept Amesha-Spentas et, en dernière analyse, du culte babylonien des sept dieux planétaires. Ainsi, pour l'explication complète de l'Apocalypse, il ne faut pas seulement avoir recours à l'étude de la tradition apocalyptique, il

---

<sup>1)</sup> Voir la conférence de Sabatier citée plus haut.

faut encore s'éclairer de la connaissance de toute l'histoire religieuse de l'Orient.

Que l'on ne se méprenne pas sur la portée et le sens de ce qui précède. Si nous parlons de l'explication de certaines images de l'Apocalypse par des notions religieuses païennes, nous ne pensons en aucune mesure à une paganisation plus ou moins profonde de la pensée de l'apocalypticien, car il est question ici uniquement des matériaux utilisés et non de la synthèse à laquelle ils ont été employés et de l'esprit qui a présidé à cette synthèse. Beaucoup de mots dont nous nous servons en français sont d'origine latine ou grecque. La langue que nous parlons n'est cependant ni le latin ni le grec. De même, certains matériaux qu'ont utilisés les apocalypticiens peuvent avoir été babyloniens, perses ou grecs, sans que pour cela la piété qu'ils ont traduite par le moyen de ces matériaux ait été autre chose, suivant les cas, que juive ou chrétienne.

Le traditionalisme des apocalypticiens a encore une conséquence que l'interprète ne doit pas perdre de vue. Ce ne sont pas seulement des termes et des images, mais des développements entiers que certains apocalypticiens ont empruntés l'œuvre de leurs prédécesseurs. Ils ont agi ainsi chaque fois que des développements leur paraissaient se prêter soit tels quels, soit moyennant quelques retouches et une certaine adaptation, à l'expression de leurs propres sentiments. Ainsi s'expliquent certaines répétitions, certains doublets, certaines contradictions que l'on rencontre couramment dans les apocalypses et qui sont particulièrement fréquentes dans l'Apocalypse johannique. Nous trouvons, par exemple, au chapitre 13 et au chapitre 17 deux tableaux qui ont ceci de commun que l'empire romain conçu comme la grande puissance hostile à Dieu y est représenté sous la figure d'un animal mystérieux à dix cornes et à sept têtes. On s'embarque dans une série de difficultés inextricables si on veut, à toute force, combiner les détails plus ou moins incohérents, voire même contradictoires que contiennent ces deux tableaux. Tout au contraire s'explique aisément si on admet que l'auteur de l'Apocalypse a fait entrer dans son œuvre, en les retouchant sur divers points, deux morceaux dans lesquels il trouvait une expression adéquate de ses idées et de ses sentiments à l'égard de l'empire romain.

Le rôle de l'apocalypticien n'est pas réduit par là à celui d'un simple compilateur qui rapproche et combine tant bien que mal les matériaux que les circonstances ou le hasard mettent à sa disposition. L'unité de l'Apocalypse n'est nullement compromise, seulement cette unité n'est pas celle d'une œuvre jaillie d'un seul jet du cerveau de son auteur. C'est celle d'une combinaison dont tous les éléments concourent à exprimer un même sentiment. Il en est de l'Apocalypse comme d'une mosaïque. Les pierres qui la constituent sont diverses, mais l'artiste les a fait servir à la réalisation d'un dessein unique.

De la caractéristique que nous avons essayé de donner du genre littéraire auquel appartient l'Apocalypse johannique on peut déduire certaines règles de méthode relatives à l'interprétation des apocalypses en général, du livre qui nous occupe en particulier.

Définissons d'abord le but qu'on doit se proposer. Il ne s'agit pas de découvrir un système qui permette d'opérer une transposition et de traduire ainsi le langage symbolique de l'Apocalypse en un langage direct, voire en un langage moderne. Un semblable programme serait peut-être de mise, si l'Apocalypse était parfaitement homogène quant aux matériaux qu'elle met en œuvre. Les répétitions, les reprises, les incohérences, les contradictions même qu'on y peut relever, montrent que ce n'est pas le cas. Il convient donc de s'attacher à reconnaître et à mettre en lumière les idées et les sentiments que l'auteur a voulu exprimer. La méthode à utiliser pour cela est, avant tout, l'analyse littéraire. Il s'agit, en premier lieu, de dégager les matériaux que l'auteur a empruntés à la tradition, travail difficile, où il faut faire intervenir une foule de critères infiniment délicats et où chaque indice doit être pesé avec soin, mais travail qui n'est pas au-dessus de nos moyens et qui, s'il est mené avec prudence, conduit à des résultats positifs. Ces résultats, on comprend que nous ne puissions même songer à les esquisser ici. Les exposer sans résumer au moins le long et minutieux travail qui y conduit ne servirait de rien. Indiquons seulement par un ou deux exemples comment on peut procéder. On trouve au chapitre 7 un tableau qui forme intermède entre l'ouverture du sixième et celle du septième sceau. Ce tableau se présente de la manière suivante : le voyant aperçoit quatre anges qui retiennent les quatre vents et qui reçoivent l'ordre de ne les pas libérer « avant que les serviteurs de l'agneau n'aient été marqués au sceau ». Ce sceau signale évidemment les élus et nous apprenons qu'ils sont au nombre de 144,000, 12,000 de chacune des tribus d'Israël. Il n'y a donc pas de païens d'origine parmi eux. Mais aussitôt après le voyant aperçoit « une foule immense que personne ne pouvait compter de tout peuple, de toute tribu, de toute nation et de toute langue » et il apprend que cette foule qui célèbre celui qui est assis sur le trône et l'Agneau est formée de tous ceux qui sont venus de la grande tribulation et ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau. Quel contraste entre ces deux morceaux directement juxtaposés ! L'un exprime une conception nettement nationale et juive du salut, tandis que l'autre traduit, en termes magnifiques, l'universalisme le plus large. Ne faut-il pas penser que l'auteur de l'Apocalypse a emprunté à quelque document juif le tableau des 144,000 élus et qu'il l'a corrigé en y ajoutant la vision de la foule innombrable, soit qu'il l'ait prise à quelque autre source, soit qu'il l'ait lui-même composée ?

Au chapitre 11, le voyant reçoit la mission de mesurer le temple de Dieu, le sanctuaire et ceux qui y adorent, mais en laissant en dehors le

parvis extérieur qui doit être abandonné aux païens qui le fouleront aux pieds avec la ville sainte pendant 42 mois. Est-il téméraire de reconnaître ici un fragment d'une apocalypse composée pendant la guerre juive tout près de la catastrophe de 70, au moment où la ville et une partie du parvis étant entre les mains des Romains, les derniers défenseurs du temple espéraient pouvoir prolonger leur résistance et finalement repousser leurs adversaires ?

L'analyse littéraire de l'Apocalypse a pour but, en montrant le sens primitif des morceaux que l'auteur a empruntés à la tradition, de permettre de les mieux comprendre et en même temps de mieux saisir les raisons pour lesquelles l'apocalypticien les a adoptés et ce qu'il a voulu leur faire dire.

De l'interprétation de ces morceaux, de l'examen des retouches que la rédaction leur a fait subir, des additions qui y ont été faites d'une part, et d'autre part de l'analyse des morceaux qui émanent directement de l'auteur se dégagent lumineux la pensée et les sentiments de l'apocalypticien. On peut les résumer très brièvement, car ils se présentent non seulement avec une entière évidence, mais encore avec une simplicité tragique.

Nous sommes à un des moments les plus dramatiques de l'histoire du christianisme. La puissance de l'empire est à son apogée, l'autorité romaine s'étend incontestée sur la presque totalité du monde connu, en tous cas sur tout le monde civilisé. Il n'est aucun pouvoir qui puisse lui servir de contrepoids ou seulement lui être comparé. Les Barbares qui campent aux frontières de l'empire ne constituent pas encore pour lui un danger et nul ne peut deviner qu'un jour il succombera sous leurs coups.

Cette formidable puissance a d'abord témoigné à l'égard du christianisme naissant une souveraine indifférence, soit qu'il l'ait méprisé comme trop chétif pour qu'il valût la peine de s'occuper de lui, soit qu'il l'ait confondu avec le judaïsme auquel avait été accordé le privilège d'être reconnu comme *religio licita*.

De leur côté les adeptes de la religion nouvelle qui, en Palestine, partageaient sans doute les sentiments des Juifs à l'égard de l'autorité romaine ont pris au début, dans la diaspora, une attitude très nette de loyalisme. Les missionnaires chrétiens semblent avoir senti d'instinct que l'empire favorisait leur œuvre par l'ordre qu'il faisait régner dans le monde, par les communications et les échanges qu'il rendait possibles, par l'unité de langue qu'il avait réalisée, enfin par la liberté de propagande qu'il avait accordée au judaïsme. De son côté le christianisme proclamait l'origine divine du pouvoir politique et l'obligation de conscience qui s'imposait aux fidèles de se soumettre aux autorités établies. L'apologétique chrétienne s'efforçait de réduire les causes de conflit qu'il pouvait

y avoir entre l'Evangile et les loyaux sujets de l'empire, notamment en transportant des Romains aux Juifs la responsabilité de la mort de Jésus.

Cependant l'accord tacite qui semblait réalisé entre le christianisme et l'empire romain ne pouvait être que provisoire. De bonne heure apparaissent des indices qui montrent clairement qu'il ne durera pas et dans lesquels ont peu voir les signes avant-coureurs d'un conflit. C'est d'abord la rupture de plus en plus complète qui se produit entre le christianisme et le judaïsme et l'attitude hostile et agressive que celui-ci ne tarde pas à prendre. Sans doute nous voyons à Corinthe, Gallion repousser la plainte de la synagogue et se refuser à distinguer entre juifs et chrétiens, mais la répétition d'incidents semblables ne pouvait manquer à la longue d'ouvrir les yeux des autorités et nous voyons, peu d'années après l'incident de Corinthe, Félix et, après lui, Festus accueillir la plainte des Juifs contre l'apôtre Paul et la prendre très au sérieux. La confusion avec le judaïsme n'a donc été pour le christianisme naissant qu'une protection toute provisoire. A son abri les communautés chrétiennes ont pu naître et se constituer, mais elles devaient fatalement affronter de bonne heure la lutte avec le monde antique. Ce conflit était inévitable. Quelque loyale que fut l'attitude des chrétiens à l'égard de l'autorité romaine, l'esprit des disciples du Christ était trop différent de celui qui régnait dans le monde romain pour que l'opposition entre eux n'éclatât pas tôt ou tard. Les chrétiens pouvaient s'incliner devant le Basileus de Rome, ils pouvaient lui payer impôts et tributs, pour eux il n'y avait qu'un seul Basileus véritable, le Christ. L'empire de Rome devait disparaître. Ils aspiraient au moment où il s'effondrerait pour laisser la place libre au règne de Jésus, le seul Seigneur. Les chrétiens étaient ainsi dans le monde comme s'ils n'y étaient pas. Dans l'empire, dont ils étaient les sujets corrects, ils avaient le sentiment, et ils l'exprimaient, d'être des étrangers, tout montrait en eux des citoyens des cieux. Cette attitude de révolte et de protestation intérieures ne pouvait manquer d'être sensible dans une société dans laquelle le loyalisme politique prenait obligatoirement la forme de la participation à la religion d'Etat et plus spécialement au culte des empereurs qui en était comme la quintessence. A cela se sont peut-être ajoutées certaines causes occasionnelles, certains malentendus, comme celui qui, en 64, fit accuser les chrétiens de l'incendie de Rome, peut-être parce qu'ils avaient trop complaisamment annoncé l'anéantissement du monde actuel, de l'empire et de sa capitale.

C'est ainsi que dans la seconde moitié du premier siècle on voit se développer rapidement un état d'esprit de plus en plus hostile aux communautés chrétiennes. Leur attitude a beau être loyale, on sent en elles un esprit si différent de celui qui anime les autres sujets de l'empire, qu'on peut leur reprocher leur opposition fondamentale à tout ce qu'aiment,

respectent et adorent les autres hommes et aller ainsi jusqu'à les accuser de haine du genre humain.

Longtemps cependant le conflit resta latent. Même la persécution de Néron ne le fit pas ouvertement éclater, car ce ne fut pas en leur qualité de chrétiens, mais pour des crimes imaginaires, notamment comme incendiaires, que des fidèles périrent alors. Vers la même époque, l'auteur de la première épître de Pierre croît encore que la bonne conduite de ses lecteurs suffira pour désarmer leurs adversaires et l'effort prolongé des apologètes du second siècle montrera combien l'idée d'un conflit fatal entre le christianisme et le monde antique était étrangère aux esprits les plus avertis du temps.

Ce que Justin Martyr ne voyait pas, près d'un demi-siècle plus tôt, l'auteur de l'Apocalypse l'a très nettement aperçu. Il a compris qu'entre l'empire et les chrétiens il y avait autre chose qu'un malentendu, que c'était une lutte à mort qui s'engageait et que des deux puissances qui s'affrontaient il y en avait une qui devait nécessairement disparaître, parce qu'il n'y avait pas de place dans le monde pour l'une et pour l'autre. Il a compris que les chrétiens qui avaient péri n'étaient pas, comme on le croyait autour de lui, des victimes des intrigues des Juifs, mais qu'ils formaient l'avant-garde de la troupe innombrable de ceux dont le sang assurerait le triomphe d'une cause sacrée. C'est cette idée d'une lutte sans merci, point culminant de l'histoire du monde, que l'auteur de l'Apocalypse exprime dans toute la série de tableaux où, après avoir montré réalisés les signes avant-coureurs du drame final, il met les adorateurs de l'Agneau aux prises avec l'empire romain, représenté par le dragon, par la bête, par la grande prostituée ou par Satan lui-même.

Mais s'il faut admirer chez l'apocalypticien la pénétration et l'acuité de la vision, la perspicacité du jugement, qui font de lui un voyant et un prophète, là n'est pas cependant le trait dominant de son génie. Il n'a pas seulement vu la lutte qui allait s'engager, mais, sans la moindre hésitation, et malgré tout ce qui paraissait contredire ses espérances et en montrer l'absurdité, il a prophétisé le triomphe des chrétiens. Prophétie singulièrement téméraire en apparence, puisque d'un côté il y avait l'empire romain avec toute sa puissance, c'est-à-dire la plus formidable synthèse de toutes les forces terrestres qui ait jamais été réalisée et de l'autre quelques groupes d'hommes, dispersés un peu partout à travers l'empire, dépourvus de tout moyen d'action et réduits, semblait-il, à se soumettre ou à disparaître. Mais ce que représentaient ces hommes c'était, à ses yeux, la plus sacrée des causes, car c'était la cause même de Dieu. Ce qui est en question pour lui, ce sont, en effet, les droits de la conscience individuelle qui réclame de n'adorer comme Dieu que celui qui lui apparaît réellement comme tel et non pas celui que lui veut imposer une autorité extérieure quelconque comme la tradition, le sentiment du plus grand nombre

ou la décision du pouvoir politique. Les droits de la conscience se confondent ici avec les droits de Dieu, car Dieu réclame justement l'adoration de ceux à qui il s'est révélé et il ne peut tolérer qu'ils portent leurs hommages à quelque idole.

C'est le sentiment de combattre pour la cause même de Dieu qui fait la force de l'auteur de l'Apocalypse. Il sait que ses ennemis ne peuvent triompher, car il est impossible que Dieu soit vaincu, aussi ne se laisse-t-il décourager par rien et pousse-t-il l'audace de sa foi jusqu'à trouver dans ce qui devrait l'abattre des motifs d'espérance et de confiance. Dans la puissance et dans la fureur de ses ennemis, il voit la preuve que Satan, précipité du ciel, assouvit sa rage désormais impuissante sur les adorateurs de l'Agneau. Qu'importe s'ils ont à souffrir, ils savent que la défaite de leur ennemi est commencée et que rien désormais ne peut l'empêcher d'être bientôt consommée.

Le drame de l'Apocalypse est donc le plus humain de tous les drames, puisque ce qu'il met en jeu, c'est ce qui fait la dignité et la valeur de l'âme humaine, les droits souverains de la conscience. Mais, c'est en même temps un drame divin, puisque c'est le triomphe de la cause de Dieu étroitement et indissolublement liée à celle de la conscience humaine dont il affirme l'inéluctable nécessité.

Ce drame est de tous les temps et voilà pourquoi l'auteur de l'Apocalypse a, aujourd'hui encore, quelque chose à nous dire. Son langage peut nous être devenu étranger, nous pouvons ne pas partager ses vues sur l'imminence d'une catastrophe cosmique, mais ce qui reste éternel et toujours actuel dans son œuvre, c'est l'énergique affirmation que les droits de la conscience ce sont les droits même de Dieu et que ces droits là ne sauraient jamais être périmés. Quelles que soient les apparences contraires, Dieu règnera. A nous de faire en sorte que nous ne soyons pas parmi les adorateurs de la bête, destinés à périr, mais parmi les serviteurs de l'Agneau, destinés à être associés à son triomphe. C'est en ce sens et en ce sens seulement qu'il peut être question d'une actualité de l'Apocalypse.

*Maurice GOGUEL.*

---







GTU Library



3 2400 00631 0506

GTU Library

2400 Ridge Road

Berkeley, CA 94709

For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall

